

Archéologie. Séminaire de C. Melman (1)

Mardi 8 octobre 2019.

Alors, qu'est-ce que je vais sortir de mon chapeau ?

Nous sommes comme vous le voyez dans une situation où nous assistons à la mutation rapide et profonde des figures représentatives de l'autorité, de sa rhétorique et de ses moyens, de telle sorte que nous nous trouvons dans la situation inconfortable d'être fort incertains sur le type de société susceptible d'advenir. Et cela vraisemblablement à court terme.

Cette situation est évidemment propice à ce que nous nous interrogeons devant cette incertitude, sur le fait qu'à ce jour, il n'existe toujours pas **une science dont l'objet serait l'autorité**. Elle est pourtant légitimée par le fait que les expressions de l'autorité sont toujours identiques, peu nombreuses, rigoureuses, je veux dire toujours strictement déterminées, et en tous cas assez rigoureuses pour systématiquement récuser tout ce qui relèverait de l'utopie. Une autorité respectée par une communauté, ça ne s'invente pas, ça est, et ça s'impose immédiatement comme telle.

L'absence de cette discipline qui serait consacrée justement à ce qui fait qu'il y a de l'autorité, l'absence de cette discipline, évidemment, nous laisse désarmés devant ce qui dès lors semble s'inscrire dans les événements comme une fatalité : on n'y peut rien, c'est comme ça. Non seulement c'est comme ça, mais on ne sait même pas comment c'est advenu, c'est comme ça, voilà ! Outre le fait que, comme nous le savons, nous sommes des malades à l'endroit de l'autorité puisque, à historiquement la considérer, ce n'est jamais la bonne, et que ce soit sur le plan subjectif, que ce soit sur le plan familial, que ce soit sur le plan social, que ce soit sur le plan psychanalytique, ça n'est jamais la bonne. Autrement dit, depuis qu'existe une réflexion fort remarquable et fort savante sur ce que serait la forme la plus convenable pour notre espèce, celle qui serait susceptible d'assurer ce qu'on traduit en français par bonheur et qui est un mot grec : *eudaimonia*. Je vais revenir sur ce mot de *eudaimonia*.

Eh bien, dès le départ, d'une façon absolument remarquable, il y a 2500 ans est née une **réflexion sur ce que serait la meilleure forme de l'autorité politique** et cette réflexion n'a jamais été dissociée de la loi morale, celle-ci, la loi morale, venant commander ce qu'il en est de l'autorité politique. Il s'agit dans chaque cas de poser la question : de quelle façon nous pourrions vivre en société en connaissant la *eudaimonia* ? C'est un terme à la fois platonicien et aristotélicien. C'est traduit par le bonheur, le bonheur qui est un concept sympathique qui pourrait signifier que finalement, la forme sage de gouvernement serait celle qui nous permettrait de nous heurter à un réel, à un interdit, à un impossible de la bonne façon, ça serait le bon heurt, et voilà ! C'est ce qu'il y aurait de mieux dans notre façon d'accepter les limites, les contraintes propres à notre vie psychique aussi bien qu'à notre vie sociale.

Mais *eudaimonia*, c'est pas le bonheur. Dans *eudaimonia* vous entendez le démon qui est là, mais c'est un bon démon, c'est le démon qui convient. Autrement dit, je dirai que le bonheur c'est être possédé de la bonne façon. Il est vrai qu'on rencontre autour de nous des gens qui nous donnent l'impression qu'ils sont possédés comme ça, de la manière qu'il faut, de la manière qui convient, ce qui du même coup leur donne une paix, une harmonie et des relations faciles.

Il y a, et vous allez, je l'espère, me le permettre, en ce qui nous concerne, une autre école pour étudier attentivement et loyalement les problèmes de l'autorité. Et je suis surpris qu'à ce jour, la question du fonctionnement de nos sociétés n'ait pas été prise autrement que dans le registre que nous connaissons de la petite agitation sociale telle qu'elle est inscrite maintenant depuis déjà plus de 100 ans, mais que ce ne soit pas pour nous l'occasion de réfléchir sur le fait que nous avons là de façon exceptionnelle un regroupement qui pose la question de l'autorité d'une manière tellement originale. Disons le simplement et tout de suite, s'il est vrai que celle-ci **fait forcément référence à un au-moins-un**, il est bien évident que dans un groupe dont on attend que la résolution du transfert ait apaisé, voire transformé le mode de relation à l'au-moins-un, on pourrait s'attendre à ce que s'y produisent des manifestations parfaitement originales et neuves de la vie de groupe, avec à la clé l'idée que ça serait l'exemple d'une vie sociale qu'on pourrait dire apaisée. Comme nous le savons ça n'est pas le cas.

Et cette double situation, en tous cas pour moi, entre ces mutations politiques rapides et brutales auxquelles nous assistons et cette sorte de négligence d'indifférence portées par les analystes à l'examen clinique de la manière dont leur vie de groupe s'organise -après tout pourquoi n'en serait-on pas les cliniciens ? On n'est pas obligé d'en être à chaque fois les passionnés, on peut aussi voir ça avec les concepts dont nous disposons - c'est cette conjonction qui fait que je me suis enfin décidé à franchir le pas et à fonder la discipline qui nous manque et que j'ai appelée **l'archéologie**.

Arché, c'est un terme qui ne peut pas nous être étranger, c'est à la fois le principe, ce qui est premier, ce qui sert de support, ce sur quoi l'on s'assoit, et donc, comme c'est amusant, vous trouvez — cherchez dans les dictionnaires — que si c'est en même temps ce sur quoi on s'assoit, l'arché, l'apostrophe bien sûr, c'est aussi le cul !

Donc l'arché, l'archéologie, afin de pouvoir tracer les propriétés et les dimensions de ce qui pour nous fait autorité et qui fait que nous sommes révoltés ou pas forcément soumis. Si cette discipline n'a pas jusqu'à ce jour existé, c'est quand même incroyable, les thèmes de recherche sont innombrables, et en voilà un qui pourtant n'est pas négligeable, on ne va pas dire qu'il s'agit simplement d'une défense, d'un retrait, d'un recul, d'une manœuvre. On va peut-être considérer plus calmement que si ça n'a pas été à ce jour abordé, c'est que faisaient défaut **les concepts qui sont intermédiaires entre la vie psychique et la vie sociale**. Il est ordinaire que l'on sépare évidemment la psyché, la psychologie et la vie sociale, ce sont deux domaines séparés, et lorsque existait l'École Freudienne, l'école de Lacan, il était bien recommandé que la vie politique, c'était pas notre affaire. Ce qui

est amusant c'est que ça a été l'affaire de Freud, lui il y est allé carrément. Je ne vais pas reprendre avec vous ses ouvrages canoniques, mais enfin il s'est mêlé de la Ppsychologie des masses, il s'est mêlé de la religion, il s'est mêlé de Totem et Tabou, il s'est mêlé de Moïse et du monothéisme, enfin il n'a pas hésité à aucun moment à témoigner que les concepts qui se trouvaient régir la vie psychique étaient en dernier ressort les mêmes que ceux qui venaient régir la vie publique, la vie sociale, et que, d'une certaine façon c'était même la vie sociale qui venait par ses contraintes, eu égard à la sexualité, régir la vie psychique, les interdits sexuels et la névrose.

Vous allez voir de quelle façon, simple, et sans y introduire des figures nouvelles, nous sommes capables de valider une archéologie avec ce que les lecteurs, s'il y en a, voudront un jour en faire. En ce qui me concerne, je dois faire à Rome une conférence dans un lieu plutôt prestigieux où il y a une audience attentive et on verra si ce que je peux leur apporter à cette occasion retient leur attention.

Dans ces manifestations nouvelles que nous constatons vis-à-vis de l'autorité, la première est assurément le manque de respect. L'autorité s'est toujours réclamée d'une dimension sacrée, aurait-elle été républicaine et laïque ou inspirée par le panthéon grec, mais sous nos yeux, nous avons pu voir de quelle façon une prise de position jupitérienne tournait très rapidement à l'occupation d'une situation où l'on voit le président se poser non plus en maître, mais en serviteur de la population, se mettre à son service. C'est quand même notable ! Voilà que c'est le patron qui se met à se proposer, pour retenir sa popularité, de se faire l'homme à tout faire de ses administrés. C'est quand même notable.

La seconde mutation c'est que la représentation de l'autorité est devenue subitement aléatoire, c'est-à-dire que dans un certain nombre de pays ce sont des figures de clowns professionnels qui ont retenu les suffrages populaires, cela vaut pour l'Italie, mais cela vaut aussi pour ce grand pays, et c'est une élection toute récente, qui est l'Ukraine. On ne peut pas dire que le président américain ne tranche pas par sa figure sur celle de ses prédécesseurs. C'est du même coup le processus de représentation lui-même qui se trouve atteint. Dans la mesure où nous vivons en démocratie nous savons que la représentation, le caractère représentatif de ceux qui occupent les sièges du pouvoir et où se décident les lois, que leur caractère représentatif est fondamental, et qu'ils sont représentatifs à la fois de la volonté populaire en tant que celle-ci se trouve être conjointe à la volonté nationale. On a donc des représentants, et nous voyons comment ce changement de figuration fait que c'est du même coup le caractère de la représentation elle-même qui va se trouver en péril et que l'on va avoir des exigences de ce qu'on appelle la démocratie directe, c'est-à-dire que ce soit, par exemple dans cette assemblée, ceux qui le voudront ou qui seront, comme ça a été le cas à Athènes, tirés au sort, que ce seront ceux-là qui seront non plus les représentants, mais les expressions directes d'une volonté populaire qui dès lors est à entendre comme une volonté immédiate et c'est bien ce caractère d'immédiateté qui va là frapper.

Un autre trait remarquable est celui du changement de rhétorique de l'autorité. Le pouvoir, ça ne s'est jamais exercé que par la rhétorique. On ne peut le faire valoir que par la façon de s'exprimer. Faites l'expérience banale d'aller faire une conférence à l'étranger en essayant de baragouiner la langue du pays hôte et vous constaterez très vite que les choses merveilleuses que vous pouvez leur raconter ne trouvent strictement aucun crédit, et cependant vous dites des choses très, très bien dans ce baragouin, mais c'est du baragouin et cela ne peut pas être pris comme valable.

Ce qui nous permet une brève excursion dans un domaine que nous verrons plus tard, c'est la possibilité d'entendre arché, le mot grec, le premier, le principe, ce sur quoi je peux m'appuyer, grâce à quoi je peux tenir, comme étant ce qui dans notre vocabulaire s'appelle le **signifiant-maître**. Quoiqu'il en soit nous voyons donc une modification de la rhétorique politique qui brusquement est devenue, non plus logique et rationnelle, mais comme nous le savons, comme vous l'entendez, émotive et passionnelle. Émotive et passionnelle, de telle sorte qu'elle a pris le caractère d'une violence, cette rhétorique, inattendue et où l'on peut déjà dire tout de suite qu'elle fait comme si elle se dispensait de tout référent pour ne plus asseoir l'autorité du dit que sur le dire du locuteur « C'est moi qui vous le dis, voilà ! » - Qui ça moi ? - Moi, c'est comme ça que je vous le dis, et je vous le dis, et c'est comme ça !

Avec en même temps, comme chacun l'aura remarqué, ce qui est le style actuel de nos débats, une violence de l'assertion qui va de pair systématiquement avec celle de l'exclusion. C'est devenu un spectacle assez ahurissant. Je pense que ça vous frappe comme moi-même que d'assister à des débats politiques qui sont aujourd'hui innombrables, on ne cesse de débattre, d'assister à des débats politiques où il ne s'agit absolument pas d'entendre ce que dit l'autre ni même de le discuter ; dans le meilleur des cas il s'agit de le récuser, et l'ensemble de ces voix mêlées constitue ce qu'il faut bien reconnaître comme un bruit. On croyait que c'était des paroles, on croyait que c'était des idées, et c'est devenu un bruit.

L'autre fait qui va apparaître de façon de plus en plus accusée, c'est le recours à la violence pour soutenir l'affirmation. Ici, une petite remarque. L'autorité, comme je l'évoquais tout à l'heure avec la rhétorique, l'autorité ne tient qu'à la parole. À la parole, c'est-à-dire au crédit que je veux bien lui faire. Je ne sais pas si cette formulation vous surprend ou vous paraît banale, mais en tous cas, s'il faut des arguments, je vous ferai remarquer que notre religion monothéiste est une religion qui situe le temple divin dans la parole, c'est une religion révélée. Comme c'est pour nous un bateau, nous ne saisissons plus toute la portée d'un tel fait, dire que Dieu c'est par la parole qu'il se manifeste, et que c'est maintenant la parole de chacun qu'il vient habiter. Lorsque vous parlez maintenant, si vous avez suivi l'enseignement, vous vous trouvez habités par lui, et c'est de lui que vous prenez votre autorité, c'est de lui que vous devenez vous-même, espèce d'animal, une créature sacrée, sacrée et donc à respecter comme telle. Ça c'était quand même nouveau, c'était pas classique, c'était pas couru.

Donc l'autorité a son siège pour nous, mais ça l'était déjà pour les grecs avec la rhétorique, **l'autorité a son siège dans la parole à la condition que je lui fasse crédit**. Si vous ne faites pas crédit à ce que je raconte, je peux toujours chanter, bavasser. Le pacte est fondé sur l'idée première du crédit, ce qu'on appelle ailleurs la foi.

Alors on objectera à ça que : oui, mais il peut arriver que la force physique soit nécessaire pour faire que ce crédit soit reconnu, soit valable, soit admis, soit respecté, accepté, célébré, hein ! C'est bien joli de causer, mais il peut arriver qu'il faille recourir, je ne dirai pas aux vrais moyens, mais aux grands moyens, pour faire que la parole soit suivie, soit obéie et vous direz tout de suite : c'est la fin du crédit accordé à la parole.

Est-ce que la force utilisée à cette occasion, et ça met en cause évidemment tout ce qui est aujourd'hui notre rapport avec la force, est-ce que la force utilisée à l'occasion est destructrice du crédit ? ou est-ce qu'elle ne vient pas le confirmer ? Le confirmer, parce que, et là nous franchissons un pas qui me semble essentiel, c'est que ce qu'il en est de l'autorité vient toujours du réel, c'est-à-dire de ce qui résiste, de ce qui fait obstacle, de ce qui est l'impossible et que, pour nous en remparrer, nous en faisons un interdit. **C'est toujours du réel que vient l'autorité**.

S'il y en a parmi vous qui ont l'audace de mettre en cause ce que je suis en train de leur raconter, encore que ça me paraisse couler de source, mais je ne sais pas où votre propre réflexion vous a menés là-dessus, mais bon sang de bon sang ! Qu'ils se réfèrent à ce qu'il arrive aux psychotiques. Le psychotique est l'exemple le plus dramatique de ce qui se passe lorsque le réel, libéré de toute entrave c'est-à-dire de toute limite se trouve déchainé, de telle sorte que ça se met pour lui à commander impérativement de partout sans qu'il puisse y opposer bien souvent la moindre résistance. N'oublions pas que le problème de l'autorité va forcément soulever la question de ce qu'il en est du passage de la psyché à l'action, c'est un problème traditionnel, de la psyché au corps, de ce que je m'autorise à faire passer dans le corps ou de ce que je barre, de ce que je m'interdis. Vous avez avec le psychotique l'exemple du fait que c'est bien du réel que vient la force vis-à-vis de laquelle vous êtes impuissant, vis-à-vis de laquelle vous êtes un pur jouet, vis-à-vis de laquelle vous êtes manipulé.

Cette occurrence survient comme nous le savons, — il y a là cette formulation si simple que nous reprenons de Lacan, celle de la forclusion du Nom du Père- dès lors que ce réel se trouve déshabité de l'au-moins-un qui venait y assurer une présence que nous avons coutume, depuis la religion, de vivre comme paternelle ; c'est l'exclusion de cette instance dans le réel qui dès lors — et ça c'est quand même essentiel — fait sauter la limite, ce qu'il en était de l'interdit, et qui fait que dès lors, ce réel devenu à géométrie variable peut se trouver l'agent des interdits ou des commandements les plus extravagants et tenir sa créature à sa merci.

Comme vous le voyez, nous approchons d'un fait qui est celui de notre actualité où, je ne dirais pas la forclusion, où **l'expulsion du Nom du Père par la culture ambiante**, nous met dans une situation qui fait que nous sommes forcément amenés à nous interroger devant ces manifestations dont je parlais tout à

l'heure, c'est-à-dire la question du lieu d'où maintenant chacun reçoit son message, dans ce qui est devenu la multiplication des singularités, avec cette difficulté à trouver ce qui maintenant fera communauté, la question des effets sur chacun d'être ainsi possédé par un propos dont il ne sait pas d'où il lui vient, dont en tous cas il se reconnaît l'intégral propriétaire, et où ce qu'il est amené à avancer semble ne tenir compte d'aucun réel, d'aucune limite, de rien de ce qui ferait interdit.

Et c'est pourquoi ce qui reste subsister dans notre culture : il y a des gens dont il ne faut pas dire du mal, c'est encore interdit, mais quand même on trouve des accommodements, on trouve des moyens ; il y a des créatures qui restent encore interdites à la jouissance sexuelle, enfin ça reste pour un temps. Je vous promets que ça ne durera pas dix ans, on en reparlera ensemble dans dix ans, vous verrez !

Donc nous sommes là dans une situation, cette expulsion de l'instance paternelle au titre de référence creusée dans le réel, en tant que supposée auteur d'une limite, d'une restriction qu'elle impose, elle produit cette affaire étrange dont je pense que certains d'entre vous ont pu constater l'efficacité. Je m'adresse principalement à ceux d'entre vous qui voyez des jeunes, mais comme s'ils n'avaient pas d'inconscient. Je ne sais pas si je raconte quelque chose de bizarre ou de neuf ou si vous avez pu le voir. Pas d'inconscient, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de lieu Autre dont ils reçoivent leur message, pas de lieu marqué par un impossible qui commande leur propos, qui commande leur parole. L'inconscient, c'est pas une donnée de la physique, c'est pas dans la nature l'inconscient. Est-ce que les grecs ou les romains avaient un inconscient ? Est-ce qu'on en a le moindre témoignage, est-ce qu'on a le moindre témoignage d'un lapsus ? On a les témoignages de l'hystérie, ça c'est sûr. La névrose obsessionnelle ? On a le témoignage de types de psychoses, ça on le sait. Mais est-ce qu'on a le témoignage de l'inconscient névrotique, l'inconscient propre à la névrose, propre au refoulement ? Si certains d'entre vous veulent s'amuser à chercher, car ce qui est décrit chez eux comme des passions, ce sont les dieux qui parlent, c'est justement être possédé par le sacré. C'est pas une occupation permanente. Occasionnellement, je suis très jaloux, alors je ne peux pas me retenir, je fais ce qu'il faut, je me déguise, je me déguise en humain, je me glisse dans le lit de telle, etc. Je suis habité par un dieu.

Ce qui est fabuleux dans ce qu'on appelle la philosophie grecque, pour laquelle personnellement je suis toujours fasciné quand je me plonge dedans - Freud en avait une bonne connaissance, il avait suivi les cours des érudits viennois - c'est la **recherche de ce qui serait la bonne limite**. Quelle est la bonne limite ? Ça veut dire quoi, la bonne limite ? La bonne limite, ça veut dire la limite qui serait spécifique de notre espèce dans le cadre de l'animalité à laquelle nous appartenons. Quelle est la limite qui fait que je sais en l'appliquant que je m'accomplis en tant qu'animal humain, c'est ça la philosophie grecque. Avec la surprise de constater alors que nous l'oublions tout le temps que ce n'est pas l'organisme qui peut me guider vers ce qui serait la bonne limite parce que notre organisme manque d'un savoir que justement a l'animal. L'animal, lui, il sait, il n'a pas besoin d'apprendre, il

n'apprend rien du tout, il a un savoir inné. Nous, nous avons la disgrâce de venir au monde sans savoir comment, comment quoi? Comment nous satisfaire. Et l'organisme est tellement carrent pour répondre à cette question que les diverses écoles, les grandes écoles que nous connaissons, par exemple la socratique, où la limite c'est la tempérance... Tant d'esprit pour aboutir à cette considération médiocre! La tempérance, c'est pas drôle. Et comme je l'évoque souvent, Socrate donné en exemple, alors que c'était vraiment un pisse-froid, ou un pisse-vinaigre, comme vous voulez. La tempérance! Qu'est-ce qui dit que mon organisme est satisfait de la tempérance? C'est dépressif, non?

Le stoïcisme, vous vous rendez compte, ces types qui pouvaient tout se permettre! Voilà ce qu'ils font : l'anesthésie du corps, voilà ce qu'est le bonheur! C'est dans la mesure où je suis à distance de mon organisme que je connais la bonne limite. C'est pas idiot parce que le tranchement du corps, c'est aussi ce que nous opérons, mais eux, avec l'idée de ne jamais rien en récupérer. Le précepteur de Néron, lorsqu'il s'ouvre les veines sur ordre de son patron, il regarde couler son sang, tranquille, il est de la bonne école.

Donc, nous voyons comment cette merveilleuse réflexion et analyse antique était à la recherche de ce qui aurait été la bonne limite. Et nous, nous n'avons plus l'idée parce que nous sommes dans le bain de cette opération qu'a réalisée la religion avec **l'introjection de cet agent porté par la parole** qui va désormais trancher pour moi et faire que grâce à lui je saurai quelle est la bonne limite. Grâce à lui, mais dans le dialogue que je maintiens avec lui, on discute sans cesse ensemble, c'est le propre de ce qu'on appelle le dialogue intérieur, il est là, je peux même le disputer, contester, injurier, m'accabler c'est quand même le plus fréquent. Et donc nous pour qui ce processus est le processus familial, nous ne pouvons plus mesurer ce que signifiait pour les grecs le fait d'avoir à choisir, après réflexion, analyse, apprentissage, ce que devait être la bonne limite à respecter, dont ils ne recevaient aucun message, mais éventuellement des pulsions, mais qui, dans la mesure où elles étaient attribuées à des forces divines, avaient à être vécues ou combattues selon les capacités ou selon l'option de tel ou tel.

Ce à quoi j'ai procédé ce soir, c'est à la mise en place de quelques concepts qui font **l'interface entre la vie psychique et la vie sociale**. Pourquoi l'autorité est-elle toujours pour nous malheureuse? Pourquoi l'autorité est-elle toujours pour nous malheureuse? Pour des raisons évidemment complètement indépendantes de celui qui l'occupe et de sa manière de faire. C'est construit si je puis dire tout seul. L'autorité pour nous est malheureuse parce qu'elle implique forcément :

Premièrement, une soustraction de jouissance. Il n'y a pas besoin du père pour ça. Le père c'est celui qui recommande la jouissance -Lacan insiste souvent là-dessus — le père est celui qui la prescrit. Il y a une image de Lacan qui est restée dans tous les esprits : le phallus, c'est-à-dire la référence au père, en tant que bâton qui laisse ouverte la gueule du crocodile, en tant que restriction de jouissance et, ce qui est encore beaucoup plus gênant, le fait que, en tant que Un, en tant que Un du père, je ne le suis qu'à titre d'avoir été amputé, autrement dit, l'idéal, jamais je n'y

parviendrai sauf, évidemment, à le rejoindre, ce père, dans la mort, ce qui est une opération, comme on le sait, qui n'est pas forcément refusée.

Je m'arrête ce soir sur la remarque suivante qui m'étonne moi-même : **il n'y a pas de père universel, mais il y a un universel de l'autorité**. Le problème est le même pour tout parlêtre, vis à vis de l'autorité il aura toujours les mêmes difficultés, c'est-à-dire la déception qui accompagne son existence, qui organise la relation aux siens, qu'il s'agisse des anciens ou qu'il s'agisse des successeurs, et puis ce qu'il estimera être le meilleur de lui-même, c'est-à-dire la révolte, l'opposition, la contestation, l'insurrection, le chamboulement qui systématiquement tourne toujours au retour renforcé de l'autorité qu'il s'agissait d'abattre. Il n'y a pas d'exemple où la contestation n'ait pas abouti à l'établissement d'un pouvoir plus fort que celui qui a été mis à bas ; de telle sorte que l'on est amené à se demander si un pouvoir n'est jamais mis à bas, non pas parce qu'il est fort, parce qu'il est tyrannique, mais parce qu'il est faible, et que s'il est faible il prive ses administrés de l'espérance d'arriver un jour à résoudre ces impasses qui sont celles dont je viens de causer.

La fois prochaine, puisqu'il semblerait que quelques amis viennent me chercher sur la question de la féminité, je montrerai de quelle manière le rapport des femmes à l'autorité est justement exemplaire, vient tellement bien illustrer le type d'impasses dans lesquelles nous procrastinons.

Est-ce que vous avez quelques remarques ou pas ? Stéphane ?

S. ? : C'est pas facile dans cette nouvelle discipline de dire quelque chose. Néanmoins ce que je voudrais dire c'est que si l'autorité est universelle, elle est partagée par tous de la même manière, comment est-ce qu'on peut trouver ou comment est-ce qu'on peut apporter une expression de cette autorité qui soit partagée en Europe dans différents pays et donc dans différentes langues et en Europe aussi, auprès d'une population étrangère, d'immigration, de manière à ce qu'elle puisse à la fois, de cette autorité, s'entendre auprès des différents états et en même temps auprès des populations qui sont d'une origine autre.

C.M. : Vous êtes en train, en appelant ça Europe, mais je comprends, vous avez bien raison que ça vous intéresse, vous êtes en train aussi bien de parler des sociétés psychanalytiques. Autrement dit, comment faire qu'un certain nombre d'individus qui privilégient leurs limites singulières au détriment de tout ce qui ferait communauté, seraient susceptibles de cohabiter, de coexister, alors que doit nécessairement faire défaut dans leur organisation le au moins un qui aurait à servir de référent ?

Remarquez ceci, c'est quelque chose qu'on n'a jamais compris, mais vous pouvez pas le savoir. Lorsque Lacan a imaginé les cartels, ils étaient composés de quatre plus un. Oh ! plus un ? Qu'est-ce que c'est que ce plus un ? Alors là vous vous cassez la tête. Et je me souviens d'élections des cartels, les cartels qui éliaient

leur plus un, et pour que ça fasse chefferie collective ils éalisaient le même, ce qui était comique. C'était quoi ce plus un? Ce plus un, c'était que dans toute collectivité, si l'on veut se mettre d'accord sur les concepts, il importe qu'il y ait un référent qui fasse l'au-moins-un. Sinon il n'y a aucune raison pour que dans un groupe de travail comme ça se produit, où chacun n'y allait pas de sa bonne foi, et il se trouvera que sa bonne foi c'est pas celle du copain ou de la copine. Comment travailler ensemble alors que ce travail en commun est nécessaire pour que les problèmes soient agis dans leur dimension aussi bien singulière, on ne peut pas travailler tout seul, que collective.

Maintenant pour ne pas faire défaut à l'exemple que vous avez choisi, l'Europe. L'Europe constitue un progrès politique absolument sensationnel dans la mesure où justement il rassemble des peuples étrangers entre eux, qui souvent se sont fait la guerre autour d'une place, celle du palais qui est une place vide. Il n'y a pas de référent commun. L'Europe n'a aucun visage commun, ce qui est patent sur les billets de banque par exemple, il était facile... nous ne manquons pas en Europe de figures honorables à coller sur nos billets de banque. Non, on a collé des prototypes stylisés d'architecture, c'est impressionnant, l'Europe n'a aucun visage commun. Qu'elle n'ait pas de langue commune, c'est avéré, et comme nous le savons, le regretté président Chirac a refusé que soit inscrit dans sa constitution le fait que ses origines étaient chrétiennes, ce qui est pourtant le cas. On va pas discuter pour savoir pourquoi il l'a fait, c'est pas le problème, mais c'est pour dire que l'Europe constitue là une tentative d'organisation à la fois exemplaire, c'est-à-dire en supposant que ce seraient les lois de l'échange et une certaine justice introduite dans ces échanges qui assureraient la cohésion de l'ensemble. Comme on le voit c'est plus compliqué, ça ne marche pas comme ça.

Mais en tous cas, à cet égard, c'est-à-dire la constitution d'un ensemble hétérogène autour d'une place vide, c'est sans précédent et je dirai que cela pouvait ouvrir beaucoup d'espoirs. Nous voyons que ça ne marche pas aussi facilement.

Julien ?

Julien Maucade : Pour formuler ma question je vais revenir à la dernière fois où je vous ai écouté, j'ai entendu que vous faisiez une relecture des formations de l'inconscient par les trois textes que vous avez présenté, dont *Un souvenir sur l'Acropole*. Et là il me semble que vous avez fait une relecture du séminaire sur les psychoses. La question c'est, pourquoi Lacan, pour introduire le séminaire il a commencé par une référence à la pièce *Athalie*? Et comment le prêtre Joad arrive à faire de ce général un fidèle, par un concept que j'ai entendu tout le long de votre intervention qui est la terreur et Lacan insiste pour dire que la terreur est un signifiant qui couvre tous les autres signifiants. Alors déjà, pourquoi Lacan a commencé par cette introduction-là pour les psychoses? Et la deuxième, pour toute société, quelle est le rôle et la fonction de la terreur concernant l'autorité? Que ça l'affaiblisse ou que ça la renforce, c'est-à-dire est-ce qu'il y a une ambivalence concernant l'autorité par rapport à la terreur?

C.M. : Votre dernière question je ne pourrai pas y répondre. Mais en revanche, je peux vous dire que grâce à vous me revient le souvenir que j'avais complètement perdu de ce début fait par Lacan et de sa référence à *Athalie*, je me réjouis que vous me le rappeliez et je me réjouis également de constater que je ne me trompais pas trop en vous avançant ces thèses puisque, effectivement, c'est la terreur qui est au départ. Et c'est un élément qui était très présent dans la société antique, c'était un élément permanent. On peut dire que l'histoire antique c'est une succession de manifestations, aussi bien vis-à-vis de l'étranger que vis-à-vis des factions intérieures, de manifestations de terreur. C'est une histoire, si on la prend un peu au sérieux et on a intérêt, c'est une histoire incroyable, invraisemblable ; il est évident que c'est sans cesse l'argument, je dirais pas ultime, mais premier.

J.M. : Deux choses rapidement. Mais est-ce que c'est pas d'actualité aussi cette question de la terreur ?

C.M. : Bien sûr que c'est d'actualité. Regardez ce que l'on tamponne en Occident, vous savez pour de bonnes raisons comme moi que ce qui se passe au Moyen Orient, c'est d'une terreur abominable. Nous préférons dormir tranquille, mais c'est pas fini.

J.M. : Et la deuxième remarque concernant les jeunes, vous avez dit : « comme si ils n'ont pas d'inconscient », c'est bien « comme si ».

C.M. : Je dis « comme si », mais je dois dire que ceux que j'ai l'occasion de rencontrer, j'aurais tendance à croire qu'effectivement ils n'en ont pas. Et quand je les fréquente un peu je me dis : « Mais quelle est donc l'autorité qui aurait été pour eux cause d'un refoulement ? » Laquelle ? Pas la mère qui est généreuse et qui tend à assurer justement la pleine satisfaction de son enfant. Alors qui ? Quoi ?

J.M. C'est compliqué, d'accord.

Bernard Vandermersch : Oui, mais pardonnez-moi, dans *Athalie*, c'est la crainte de Dieu qui vient se substituer à la terreur. Il y a un crédit fait à la divinité dans l'espoir d'en recevoir quelque chose en retour.

C.M. : C'est ce que j'ai essayé de dire, cher ami, c'est ce que j'ai essayé de dire.

Alors tout ça, c'est lié à quoi ? Ça vient d'où, tout ça ? Quel est le premier moteur immobile ? c'est merveilleux ça chez Aristote, le premier moteur immobile, c'est-à-dire qu'il y a quand même quelque chose qui bouge pas. Il y a la parole, il y a le flux, il y a la logique, il y a la nature qui croît, qui décroît, tout ce que vous voulez, il y a les astres qui tournent, mais il y a quelque chose qui bouge pas, qui reste toujours à la même place. Il appelait ça le premier moteur immobile.

Nous, d'où est-ce que ça nous vient tout ce qui se produit ? Vous le savez d'où ça nous vient. Ça nous vient des remarquables progrès des techniques de fécondation et de reproduction, c'est tout. C'est ce qui ouvre aujourd'hui sur la barbarie dont nous voyons les prémices, c'est-à-dire, des enfants qu'on fera porter par une autre parce qu'on travaille, qu'on n'a pas le temps, et puis ça déforme le corps, ça déforme les seins, et qu'on fera élever par une autre parce que on n'a pas ... enfin bref ! On entre dans des zones qui sont des zones, il faut les qualifier, qui sont des zones psychotiques. Et ça, grâce à un progrès technologique. On va pas accuser le progrès technologique !

Alors maintenant, on a ce truc absolument tordant, c'est les délires sur l'intelligence artificielle. Qu'est-ce qui va se passer quand l'intelligence artificielle va se réveiller et va se dresser contre nous ? Les types qui écrivent ça ils sont déjà complètement fous. L'intelligence artificielle, le gars va rentrer dans son laboratoire et son ordinateur, hop, il va lui sauter dessus et il va le prendre à la gorge. Incroyable ! Incroyable d'avoir des gens, les plus qualifiés, Hawkins, des très grands noms, alarmés, tout ça nous menace, ils vont se retourner contre nous etc.

C'est vrai que ça nous menace, et comment ! Mais pas comme ça. Ça nous menace, mais pas parce qu'un beau jour l'ordinateur va s'introduire subrepticement dans ma chambre pendant que je dors et couic, me serrer le kiki ! Vous lisez des trucs comme ça et vous vous dites « Attention, où est-ce qu'on est là ? »

Nazir ?

Nazir Hamad : On a un bel exemple de ce que peut être l'origine, ça se trouve à Sienna, c'est un tableau qui s'appelle *Du bon gouvernement*. Et si vous avez ça en tête, il y a une corde, avec deux bouts, un bout spirituel, un bout biologique, avec au milieu le sage avec un rabot qui est là tout le temps pour raboter les différents, et puis entre les deux il y a les 24 citoyens, c'est-à-dire les citoyens de Sienna à cette époque, parce que Sienna avait des origines animales, elle descendait des louves. Donc c'est quoi l'origine ? Parce que quand on a discuté tous les deux avec le père universel, le père universel n'est qu'un trou, une fiction, il a toujours été mort comme disait Lacan. Maintenant, quand est-ce qu'on ne peut pas entrer, prendre une place, attraper un bout de cette corde ? Justement quand les deux bouts sont pleins, qu'il n'y a plus de trou, quoique vous fassiez il n'y a pas de place. C'est universel, ces deux références vous récusent. Il n'y a aucune possibilité pour nous, l'étranger est condamné à rester étranger. Mais si on part de cette hypothèse, « Mais mon vieux ce n'est qu'une fiction » dans une fiction il y a une possibilité de s'inscrire, mais quand le trou est bouché, il n'y a aucune possibilité de s'inscrire. Vous êtes condamnés, génération après génération à rester l'étranger, français de deuxième génération, français de troisième génération, français de quatrième génération, jusqu'à je ne sais pas quand. Ou bien on accepte qu'il y a une fiction, mais c'est efficace en tant que tel, et c'est tellement fluide, tellement léger, qui permet à chacun qui se reconnaît un petit peu de s'inscrire, de prendre son bout de la corde, ou bien effectivement on est condamné à rester en dehors de l'origine, des

autres. Je trouve que c'est un exemple et je vous invite à aller à Sienna la prochaine fois, à aller voir ce tableau, ça va vous apprendre des choses je suis sûr.

C.M. : Il faut que vous nous ameniez une reproduction, Nazir.

N.H.: Je vais ramener ça demain.

C.M. : La prochaine fois, amenez-nous une reproduction de ce tableau dont vous nous parlez si bien.

Ceci étant, autorité, ça vient de quel mot ? Ça vient d'un mot latin évidemment. Autorité, ça vient d'abord de auteur.

Bernard Vandermersch : Non, ça c'est dans le signifiant.

C.M. : Alors qui va faire autorité là entre nous ?

B.V. : Moi.

Intervention : Il vous faut un micro pour faire autorité, monsieur Vandermersch.

C.M. : C'est très important, il faut que ce soit enregistré.

B. V. : Je disais simplement que ça vient de *auctoritas*, non pas *autoritas*, ça vient de la même racine que *augustus*, *augere*, augmenter. D'ailleurs, c'est Hannah Arendt qui avait fait un topo là-dessus.

C.M. : Vous avez vos références vous aussi.

B. V. : Oui, oui et puis aussi le Ernoult et Meillet. Enfin c'est l'idée de ce qui est nécessaire, qui est en plus, par rapport au pouvoir.

C.M. : Je suis d'accord, tout à fait d'accord et vous avez bien raison de souligner ça, sauf que *auctor*, ça veut dire aussi en latin, ça veut dire auteur, *auctor*. Donc, permettez-moi de rappeler qu'un terme a volontiers des usages métaphoriques et que dans la mesure où cette instance se trouve, avant toute référence au Nom du Père, venir en quelque sorte solliciter l'auteur, on comprend bien ceci que, en tant que produit de ma génération, la mienne, la limite que je vais habiter, dont je vais hériter, que, éventuellement au nom du progrès je vais déplacer, faire bouger, cette limite elle me vient de celui qui est avant moi. Ce qui fait donc que j'ai bien, et je dis bien avant toute référence à la figure paternelle, il y a dans le lexique lui-même, dans le vocabulaire, il y a l'évocation dans l'ombre de l'auteur dont je suis le produit, et que c'est finalement ce qui pour moi fait autorité. Alors en bon fils je vais le contester, en bon fils puisque c'est ce qu'il me transmet,

c'est un cadeau, comme je l'ai évoqué litigieux, qui prête à litige, il ne me transmet pas seulement des biens, il me transmet aussi des dettes, et parfois j'ai l'impression que ce sont plus des dettes que des biens.

Je crois que si on prend cette affaire dans le repérage de cette limite, c'est-à-dire ce réel spécifié dont nous héritons, nous voyons bien de quelle manière il nous conduit de lui-même vers l'amour de la filiation, l'amour et la haine de la filiation.

Intervention : J'ai une question de Claude Rivet qui dit que dans le film de Rohmer, les jeunes gens et les jeunes filles étaient représentés comme très angoissés par ce qui pouvait être leur place dans le désir de l'Autre, la rencontre difficile de l'Autre, et cela les faisait parler pendant des heures. Le cinéma d'aujourd'hui, par exemple, le film *Le Moi* de Klapisch met en scène des jeunes déprimés, isolés, et du coup ils sont dans une grande difficulté avec la parole, ils ne savent pas dire ce qui ne va pas. Cela dit, pour illustrer vos propos sur les jeunes et ce qu'on trouve dans la clinique des jeunes et des moins jeunes, d'où ma question, est-ce que l'adresse à un analyste qui parviendrait à renouer un lien avec ces jeunes, remet en place de l'inconscient ?

C.M. : Ecoutez, c'est une question un peu longue, mais la prochaine fois, je raconterai un cas clinique qui concerne justement un jeune de ce type et qui m'a beaucoup appris à cet égard, je raconterai ça. En tous cas ce qu'il venait chercher, je me demandais ce qu'il venait faire chez moi, ce qu'il venait chercher c'était une limite, celle qui serait la bonne pour lui. C'est ce qu'il venait chercher, que je lui dise. Et ce sont des cas très touchants, où l'analyste occupe une drôle de place, qui s'apparente peut-être, alors là ce serait le plus déplaisant, à celle du philosophe d'autrefois, des premiers philosophes. Parce qu'il n'y a pas grand-chose à interpréter, qu'est-ce qu'il y a à interpréter ? Ya rien à interpréter.

N.H.: Je connais un exemple où l'inconscient s'est manifesté il y a 1600 ans quelque chose comme ça, c'est le calife, le troisième calife, Osman Ben Affan, quelqu'un qui discutait avec lui, et il a fait ce qu'on appelle en arabe, (Mots arabes), c'est-à-dire le glissement de la langue, mot à mot, ça veut dire le lapsus. Et le calife lui a dit : « Tu as dit vrai ».

C.M. : Oui, ils étaient forts, ils étaient très forts. Ce que nous aurons peut-être à voir c'est un point très délicat et qu'il n'est pas politiquement correct de mettre en circulation, c'est la différence entre une religion révélée (C.Melman fait un geste indiquant le lien avec la parole orale), et une religion dictée. C'est un problème difficile. Comme Julien dit que non, c'est pas difficile, on pourra s'avancer tranquillement là-dessus si vous le voulez bien. Allez, bonne soirée.

Transcription faite par Dominique Dallemagne